

Cet aspect fondamental du vers est pleinement confirmé par l'étymologie. Le substantif latin *versus*, de signification identique, appartient à une large famille de mots qui, presque tous, ont un rapport avec la notion de mouvement. Tout collégien un peu rimeur et qui cherche souvent dans le vieux Gaffiot une occasion de rêvasser ou un exemple pouvant le tirer d'une difficulté quelconque, a rencontré, à cette « entrée », une citation de Cicéron capable de résumer ma conception du rythme : *Mundus versatur circum axem* (« Le monde tourne autour de son axe »). Ou simplement « autour » d'un axe et, plus exactement encore, puisque le verbe *versare* est ici employé au passif, « est tourné vers » ou « se tourne », que ce soit « vers » son axe ou son point d'équilibre s'il se contente de se balancer. Notre préposition « vers » (d'emploi attesté dès la fin du *x'* siècle, soit au temps de la *Séquence de sainte Eulalie*, et moins d'un siècle avant le vers de *La Chanson de Roland*) procède elle-même du verbe latin *vertere* (« aller » ou « se tourner vers »), de sens voisin de *versare*. Mais vers quoi le « vers » est-il tourné ? Vers tout, et d'abord vers lui-même, vers sa reprise indiscontinue que limite seul l'énoncé du sens signifiant qu'il véhicule en tant qu'objet de langage. Ce « vers tout » n'aurait pourtant aucun sens si le vers n'était d'abord une représentation active, dans et par le langage, du rythme qui balance l'univers autour d'un point d'équilibre attractif unique, où il ne pourrait se fixer sans s'abolir d'une manière ou d'une autre, si l'on veut bien regarder l'histoire de l'univers comme celle de la combinaison presque inépuisable de tous ses possibles. L'homme et son langage en sont des résultats, ainsi que la multiplicité des formes du langage qui a vocation à nommer le monde où elles éclosent puis disparaissent. Et dans celles-ci, la forme particulière du vers qui, même à travers la cadence du syllabisme, renvoie un écho du principe rythmique agissant dans l'ensemble du remous où il se subdivise et se diversifie presque à l'infini : le tourbillon universel dont le mouvement repose, si l'on peut dire, sur un balancement en quelque sorte binaire, mais que le renversement qu'il y opère autour de son point d'attraction, sans s'y arrêter, décompose d'une façon ternaire qui lui épargne la monotonie d'une cadence. C'est ce point zéro, cette présence éludée comme par une dérobaude qui, paradoxalement, alimente son dynamisme. Comme la syncope et le contre-temps, en musique, suscitent la danse avec ce que l'on appelle, en jazz, le *swing*. Assez longtemps après l'auteur des *Catilinaires*, Duke Ellington a complété et précisé sa formule : *It don't mean a thing if it ain't got that swing*. C'est-à-dire que rien n'a de « sens » en dehors de ce balancement qui maintient le rythme en son principe de retour permanent à ce point qui marquerait sa fin si, à la faveur de ce qui ressemble à une esquive, il n'y puisait l'énergie qui

le fait rebondir. Cela me paraît flagrant dans le procédé répétitif qu'ont employé les musiciens du jazz dit « classique », le *riff* qui n'abolit pas le passage destructif du temps, mais semble, autant qu'il dure, le contraindre à un retour cyclique sur soi. C'est le même effet que produit le vers, parce qu'il dérive une part de l'attention que l'on prête à son sens signifiant vers celui de sa régularité rythmique. Tout l'art consiste à éviter qu'elle ne se transforme en un bercement endormeur. Mais le rythme y pourvoit quelquefois lui-même en accordant ce don que l'on disait jadis devoir à un dieu ou à la Muse : un « beau » vers, ou simplement, comme le pensait Valéry, mais sans s'expliquer sa provenance, le vers « inspiré » qui déclenche le mécanisme du système dit « poème ». L'un et l'autre aléatoires, leur apparition relève du domaine de la statistique. Elle n'en paraît pas moins porter à un plus haut degré l'euphorie que dispense, comme le *riff*, le vers dans la mesure où, par le relais de la langue, il participe du principe du rythme. Et, bien que nous la sachions éphémère, nous procure ainsi l'impression d'être emportés par un mouvement qui ne peut cesser.